



PLACE A DIEU!

La Famille Chrétienne.

VOL. 5 — No 11.

Avril. 1901

- | | | |
|----|----|--|
| L. | 1 | } De la férie. |
| M. | 2 | |
| M. | 3 | |
| J. | 4 | JEUDI-SAINT, <i>Kyr.</i> 2 ton. Communion du Clergé.
Reposoir. |
| V. | 5 | VENDREDI SAINT, (Fête légale). — (QUÊTES. LES |
| S. | 6 | SAMEDI SAINT. Litanies doublées. <i>Kyr.</i> 2cl. [Sts LIEUX. |
| D. | 7 | PAQUES <i>Kyr.</i> royal. <i>Haec dies</i> , debout. Vêp. de Pâques. |
| L. | 8 | De l'oct. <i>dbl.</i> 1 cl (Fête légale). [<i>Regina Cæli.</i> |
| M. | 9 | De l'oct. <i>dbl.</i> 1 cl. |
| M. | 10 | } De l'octave, <i>Semid. privilég.</i> |
| J. | 11 | |
| V. | 12 | |
| S. | 13 | |

- D. 14 QUASIMODO. I apr. Pâq. *Kyr.* du T. pascal. II Vêp.,
m. du suiv. *O Doctor*, et de S. Justin, M. (II Vêp.).
- L. 15 S. Isidore, év. et doct. (4)
- M. 16 S. Léon, pape, confesseur et docteur (11).
- M. 17 S. Anicet, pape et mart.
- J. 18 Du S. Sacrement.
- V. 19 De la férie.
- S. 20 De l'Immaculée Conception.
- D. 21 II ap. Pâq. S. Anselme, év. et doct. SOL. DE L'ANNONCIA-
TION *Kyr.* roy. II Vêp. de l'Annonc., m. du suiv. et du dim.
- L. 22 SS. Soter et Caïus, papes et mart. [seulement.
- M. 23 S. Georges, mart.
- M. 24 S. Fidèle de *Sigmaringen*, martyr.
- J. 25 S. MARC, Evang., 2 cl. Procession et Messe des *Rogations*
- V. 26 SS. Clet et Marcellin, papes et martyrs. [en violet.
- S. 27 N.-D. du Bon Conseil, *dbl. maj.*
- D. 28 III apr. Pâq. PATRONAGE DE S. JOSEPH, *Kyr.* 2 cl. II Vê
m. suiv. (I Vêp.) de S. Paul de la Croix (II Vêp.) et du dim.
- L. 29 S. Pierre, martyr.
- M. 30 Ste Catherine de Sienne. vge.

MARIE digne de nos Louanges.

Je vous salue, ô Astre éclatant de splendeur, ô brillante Etoile du matin, ô Marie, de laquelle est né le Soleil de justice, le Christ notre Dieu. Vous êtes cette Vierge qui l'emporte incomparablement en beauté céleste sur toutes les vierges ; vous êtes cette Mère aimable et gracieuse au-dessus de tout ce que Dieu a créé d'aimable et de gracieux au ciel et sur la terre ; et si belle et si glorieuse vous regardez avec une ineffable bénignité les pieux enfants de l'Église répandus dans tout l'univers. Votre doux nom ranime ceux que la fatigue accable ; votre splendeur sereine illumine ceux qui sont aveugles, la suave odeur de vos parfums célestes réjouit les justes ; le Fruit béni de vos entrailles rassasie de bonheur tous les Bienheureux. La première après Jésus, vous méritez les louanges des hommes et des esprits angéliques. Intercédez pour moi, ô ma Souveraine, afin que, aidé de vos prières, je mérite de voir et de glorifier dans la céleste Sion, Jésus-Christ le Dieu des dieux, et de vous voir et de vous glorifier avec lui, ô glorieuse, ô bénie Reine des Anges.

LETTRE ENCYCLIQUE

DE

Notre Très Saint-Père Léon XIII

PAPE PAR LA DIVINE PROVIDENCE

Sur la Démocratie Chrétienne

Aux patriarches, primats, archevêques, évêques et autres Ordinaires en paix et communion avec le Siège Apostolique.

A Nos vénérables frères les patriarches, primats, archevêques, évêques et autres Ordinaires en paix et communion avec le Siège apostolique.

LÉON XIII, PAPE

Vénérables frères, salut et bénédiction apostoliques.

OCCASION DE LA LETTRE : CONFLITS D'OPINIONS TOUCHANT
LES QUESTIONS ÉCONOMIQUES.

Les graves discussions touchant les questions économiques générales qui, depuis longtemps, en plus d'une nation, troublent la concorde des esprits, se multiplient de jour en jour et prennent un caractère si passionné, qu'elles rendent justement hésitants et inquiets les hommes les plus prudents dans leurs jugements. D'abord soulevées par des opinions erronées, mais très répandues, d'ordre philosophique et d'ordre pratique, elles ont dans la suite emprunté un nouveau degré d'acuité aux nouveaux moyens fournis par l'industrie à notre époque, à la rapidité des communications et

aux combinaisons qui ont permis de diminuer le travail et d'augmenter le gain. Enfin, les passions d'hommes turbulents ayant jeté la discorde entre les riches et les prolétaires, les choses en sont venues au point que les Etats, agités par les troubles plus fréquents, paraissent encore exposés à de grandes calamités.

Pour nous, dès le début de Notre Pontificat, Nous avons bien compris quels dangers menaçaient de ce côté la société civile, et Nous avons eu de Notre devoir d'avertir publiquement les catholiques des erreurs profondes cachées dans les doctrines du socialisme et des dangers qu'elles faisaient courir, non seulement aux biens extérieurs, mais aussi à la probité des mœurs et à la religion. C'est le but que visait Notre lettre Encyclique *Quod Apostolici Muneris*, que Nous avons publiée le 28 décembre 1878.

Mais, ces dangers devenant de jour en jour plus menaçants, au préjudice croissant des intérêts privés et publics, Nous Nous sommes efforcé une seconde fois d'y pourvoir avec plus de zèle. Dans notre Encyclique *Rerum Novarum*, en date du 15 mai 1891, Nous avons traité longuement des droits et des devoirs grâce auxquels les deux classes de citoyens, celle qui apporte le capital et celle qui apporte le travail, doivent s'accorder entre elles.

Nous avons montré en même temps, d'après les préceptes de l'Evangile, les remèdes qui nous ont paru les plus utiles à défendre la cause de la justice et de la religion, et à écarter tout conflit entre les classes de la société.

RÉSULTATS DES DERNIÈRES ENCYCLIQUES

Grâce à Dieu, Notre confiance n'a pas été vaine. En effet, poussé par la force de la vérité, ceux-là mêmes que des dissentiments séparent des catholiques ont rendu à l'Église cet hommage qu'elle étend sa sollicitude à toutes les classes de l'échelle sociale, et surtout à celles qui se trouvent dans une condition malheureuse.

Assez abondants ont été les fruits que les catholiques ont retirés de Nos enseignements. Ils n'y ont pas seulement puisé des encouragements et des forces pour continuer leurs bonnes œuvres, mais ils leur ont encore emprunté la lumière qu'ils désiraient, et grâce à laquelle ils ont pu s'appliquer, avec plus d'assurance et de succès à l'étude des questions de ce genre. Aussi est-il arrivé que les dissentiments qui existaient entre eux ont en partie disparu ou se sont apaisés pour un moment de trêve. Sur le terrain de l'action, le résultat a été que, pour prendre plus à cœur les intérêts prolétaires, surtout là où ils étaient particulièrement lésés, un grand nombre de nouvelles initiatives se sont produites ou d'utiles améliorations se sont poursuivies, grâce à un esprit de suite constant. Tels sont ces secours offerts aux ignorants sous le nom de secrétariats du peuple, les caisses rurales de crédit, les mutualités d'assistance ou de secours en cas de malheur, les associations d'ouvriers, et d'autres sociétés ou œuvres de bienfaisance du même genre.

De la sorte, sous les auspices de l'Église, il s'est établi entre les catholiques une communauté d'action et une série d'œuvres destinées à venir en aide au peuple, exposé aux pièges et aux périls non moins souvent qu'à l'indigence et aux lebeurs.

DIVERSES DÉNOMINATIONS DES ŒUVRES SOCIALES.

Au commencement, cette sorte de bienfaisance populaire ne se distingue ordinairement par aucune appellation spéciale. Le terme de *socialisme chrétien*, introduit par quelques-uns, et d'autres expressions dérivées de celles-là, sont justement tombés en désuétude. Il plut ensuite à certains, et à bon droit, de l'appeler *action chrétienne populaire*. En certains endroits, ceux qui s'occupent de ces questions sont des *chrétiens sociaux*. Ailleurs, la chose elle-même est appelée *démocratie chrétienne*, et ceux qui s'y adonnent les *démocrates chrétiens* : au contraire, le système défendu par les socialistes est désigné sous le nom de *démocratie sociale*.

Or, des deux dernières expressions énoncées ci-dessus, si la première, " chrétiens sociaux, " ne soulève guère de réclamations, la seconde, " démocratie chrétienne ", blesse beaucoup d'honnêtes gens, qui lui trouvent un sens équivoque et dangereux. Ils se défient de cette dénomination pour plus d'un motif. Ils craignent que ce mot ne déguise mal le gouvernement populaire ou ne marque en sa faveur une préférence aux autres formes de gouvernement. Ils craignent que la vertu de la religion chrétienne ne semble comme restreinte aux intérêts du peuple, les autres classes de la société étant, en quelque sorte, laissées de côté. Ils craignent enfin que, sous ce nom trompeur, ne se cache quelque dessein de décrier toute espèce de pouvoir légitime, soit civile, soit sacré.

Comme à ce propos il y a couramment des discussions déjà trop prolongées et parfois trop vives, la conscience de Notre charge Nous avertit de poser des bornes à cette controverse en définissant quels doivent être les sentiments des catholiques en cette matière. De plus, Nous avons l'intention de leur tracer quelques règles qui rendent leur action plus étendue et beaucoup plus profitable à la société.

DÉMOCRATIE SOCIALE ET DÉMOCRATIE CHRÉTIENNE.

Que prétend la *démocratie sociale* et quel doit être le but de la *démocratie chrétienne* ? Il ne peut y avoir de doute sur ce point. L'une, en effet — qu'on se laisse aller à la professer avec plus ou moins d'excès — est poussée par un grand nombre de ses adeptes à un tel point de perversité, qu'elle ne voit rien de supérieur aux choses de la terre, qu'elle recherche les biens corporels et extérieurs, et qu'elle place le bonheur de l'homme dans la recherche et la jouissance de ces biens. C'est pour cela qu'ils voudraient que dans l'Etat le pouvoir appartint au peuple. Ainsi, les classes sociales disparaissent et les citoyens étant tous réduits au même niveau d'égalité, ce serait l'acheminement vers l'égalité des biens ; le droit de propriété serait aboli, et toutes les fortunes qui

appartiennent aux particuliers, les instruments de production eux-mêmes, seraient regardés comme des biens communs.

Au contraire, la démocratie chrétienne, par le fait seul qu'elle se dit chrétienne, doit s'appuyer sur les principes de la foi divine comme sur sa propre base. Elle doit pourvoir aux intérêts des petits, sans cesser de conduire à la perfection qui leur convient les âmes créées pour les biens éternels. Pour elle, il ne doit y avoir rien de plus sacré que la justice ; il lui faut garder à l'abri de toute atteinte le droit de propriété et de possession, maintenir la distinction des classes, qui, sans contredit, est le propre d'un Etat bien constitué ; enfin, il faut qu'elle accepte de donner à la communauté humaine une forme et un caractère en harmonie avec ceux qu'a établis le Dieu créateur.

Il est donc évident que la démocratie sociale et la démocratie chrétienne n'ont rien de commun ; il y a entre elles toute la différence qui sépare le système socialiste de la profession de la foi chrétienne.

SENS DU TERME DE " DÉMOCRATIE CHRÉTIENNE "

Mais il serait condamnable de détourner à un sens politique le terme de *démocratie chrétienne*. Sans doute, la *démocratie*, d'après l'étymologie même du mot et l'usage qu'en ont fait les philosophes, indique le régime populaire ; mais, dans les circonstances actuelles, il ne faut l'employer qu'en lui ôtant tout sens politique, et en ne lui attachant aucune autre signification que cette bienfaisante action chrétienne parmi le peuple. En effet, les préceptes de la nature et de l'Evangile étant par leur autorité propre au-dessus des vicissitudes humaines, il est nécessaire qu'ils ne dépendent d'aucune forme de gouvernement civil ; ils peuvent pourtant s'accommoder de n'importe laquelle de ces formes, pourvu qu'elle ne répugne ni à l'honnêteté, ni à la justice.

Ils sont donc et ils deviennent pleinement étrangers aux passions des partis et aux divers événements, de sorte que,

quelle que soit la constitution d'un Etat, les citoyens peuvent et doivent observer ces mêmes préceptes qui leur commandent d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et leur prochain comme eux-mêmes. Telle fut la perpétuelle discipline de l'Église ; c'est celle qu'appliquèrent toujours les Pontifes romains vis-à-vis des Etats quelle que fût pour ceux-ci la forme du gouvernement.

(à suivre.)

La loi sur les associations en FRANCE.

Leur BUT, leurs MOYENS.

Des messieurs très forts proclament comme un principe indiscutable la supériorité des races protestantes et la décadence irrémédiable des races catholiques.

Inutile de leur montrer la prospérité sans égale des régions où la foi catholique est la plus intense, par exemple la Belgique, les provinces rhénanes, les cantons suisses catholiques, le Tyrol.

Inutile de leur dire que si telles et telles contrées catholiques sont moins prospères, c'est que, précisément, elles sont administrées par des mécréants, par des hommes qui gouvernent contre elles. Rien n'y fait.

Ils veulent la supériorité des Anglo-Saxons protestants et la décadence des latins catholiques, et, s'ils la veulent, c'est donc qu'ils y travaillent de toutes leurs forces et qu'ils emploient pour cela ce qu'ils appellent " les moyens ordinaires et extraordinaires. "

Ces moyens ?

1o L'infiltration maçonnique pour diviser, paralyser les citoyens de ces pays presque entièrement catholiques ;

2o La littérature immorale et irrégieuse pour corrompre l'esprit et le cœur ;

3o L'argent, l'achat des consciences.

Bismarck déclarait tout net que l'Angleterre faisait depuis longtemps métier d'acheter les consciences.

Ses hommes d'Etat n'ont aucun scrupule à cet égard.

Un de ses plus fameux ministres, sir Robert Walpole le disait : " Chaque homme a une valeur mercantile ; pour l'avoir, il suffit d'y mettre le prix. "

Un homme sans foi ni conscience, un politicien, un arriviste, combien cela vaut-il ?

Pas si cher que vous croyez.

On l'a bien vu au temps du Panama.

* *

Eh bien ! chiffons.

Un seul cuirassé coûte 30 millions.

Le seul envoi d'une dizaine de vaisseaux de guerre dans la Méditerranée, à l'effet d'imposer certains respects, coûte à l'Angleterre des dizaines de millions.

Vous comprenez bien qu'il y a économie pour elle à dépenser quelques petits millions pour acheter, dans les autres pays comme chez elle, les hommes influents et pour les attacher à sa politique.

C'est ce qu'elle fait.

C'est ce que fait aussi la juiverie, pour obtenir les lois à sa guise, les concessions fructueuses pour faire chanter ses louanges et étouffer les plaintes de ses victimes.

Cinquante millions, dix millions, cinq millions.

Un million !.....

Journaux politiques, aspirants ministres et autres dressent les oreilles ; vous leur ferez jouer tous les rôles, chanter sur tous les tons, arborer toutes les cocardes.

Et voilà le secret de la politique contemporaine.

* *

Que de fois nous avons entendu dire : " Si les religieux avaient voulu, on les aurait laissés bien tranquille " .

Mais voilà, les religieux ont une conscience et pas le sou ! Alors ceux qui n'ont pas de conscience et qui ne jurent que par le veau d'or inventent l'histoire du milliard ; les flibustiers crient : " Au voleur ! ".

Vieux pharisiens, va !

Ce qui les étonne, c'est qu'il se trouve des hommes comme ces Boers africains et ces religieux français restés inaccessibles " aux moyens ordinaires ".

Les religieux prient pour leurs ennemis ; de Wet fait fouetter les traîtres : deux sujets de scandale et de crainte pour les pharisiens.

Comment ! il en est encore qui ne croient pas à la toute-puissance de l'or, mais à la toute-puissance et à la justice immanente de Dieu !

ECLAIREUR.

— * * * * *

LE CHIEN DE LI-HUNG-CHANG

En 1896, Li-Hung-Chang étant en Angleterre fit déposer une couronne au pied du monument de Gordon, le héros de Khartoum.

La famille de Gordon voulant reconnaître la politesse du Chinois lui envoya un superbe chien bull qui avait été primé dans toutes les expositions canines.

Le beau chien arriva à Marseille au moment où Li s'embarquait pour retourner en Chine.

Deux mois après, la famille Gordon reçut une belle lettre de Li disant : " J'ai été très touché du beau présent que vous m'avez voulu faire. La bête était superbe Malheureusement, mon estomac fatigué ne supporte plus ces nourritures délicates, mais ma suite s'en est véritablement régalée. "

Hélas ! ces maudits barbares d'Orient avaient mangé le bull.
— Pauvre toutou !

PRISE DE VOILE

— Comment que vous dites . . . ?

— Rue du Tournant.

Et je lui expliquai la chose ; c'était une toute petite rue ; on l'appelait " du Tournant " parce qu'elle ne tournait pas, mais elle avait dû tourner dans le temps . . . il y a bien longtemps ! . . . car les murs des deux seules propriétés de la rue semblent vieux comme le monde avec leurs blocs, largement équarris, doublés de mousse d'argent et vert royal, ourlés de lichen et, de place en place, écartelés de lierres géants.

— Je vois ! . . . fit le cocher.

Je m'enveloppai dans mon manteau, et la voiture partit. Il était très matin ; la gelée piquait ferme, et Paris s'éveillait avec ce bon petit coup de rouge que met sur les pommettes les clairs jours froids d'hiver ; les trottoirs, peu à peu, commençaient à se noircir de monde : terrasiers à la démarche lourde, au visage indiquant le repos de toute pensée ; employés de bureaux, corrects, préoccupés nerveux, allant vite, col relevé et mains aux poches ; couturières, modistes, petits trotteurs courent, emmitoufflés dans leurs minous, le nez rouge, les yeux pleurant un peu sous la rude caresse du grand froid.

A mesure que la voiture avance, le monde change, se fait plus ouvrier, plus rare aussi. J'aperçois quelques personnes en noir qui doivent aller au même endroit que moi ; des commerçants, volet à la main regardent le fiacre qui monte péniblement la rue où l'herbe pousse entre les pavés . . . d'autres voitures ont dû passer là, ce matin. Voici une autre rue, déserte absolument entre deux murs tout encapuchonnés de branches . . .

C'est là ! . . .

Pendant que je le paie, le cocher regarde, intéressé : sommes-nous à Paris ou dans une solitude lointaine, au fond d'une Thébàide ? et ce grand murmure qui monte d'en bas, est-ce le bruit du vent dans les arbres d'une forêt mystérieuse ou le halètement d'une ville qui s'éveille . . . ?

Et comme je me laissais aller à l'impression de grand calme qui semblait ici baigner, endormir, apaiser toute chose, la porte s'ouvrit comme d'elle-même ; je devinai dans l'ombre vague la main d'une religieuse m'indiquant un chemin entre des petites constructions de bois, et, au moment où une hésitation allait s'élever en moi, j'entends, très doux, comme l'écho lointain d'un chant ; la chapelle et quelle ? — sembla m'appeler au travers des arbres du jardin avec le signal de cierges allumés.

Quand j'y entrai, elle était pleine de monde ; une double rangée de religieuses encadraient des novices groupées au milieu de la nef et prêtes à faire profession ; tout le fond de la chapelle était occupé par les familles et les amis ; et là-bas, assis devant l'autel, couvert d'une chasuble monastique, un religieux parlait.

“ . . . Le monde n'est rien, disait-il d'une voix très lente, il promet tout, sans rien tenir . . . Depuis trente ans, j'entends les confidences du monde, et, depuis trente ans, je remercie Dieu qui m'a mis en dehors de ses ambitions et de ses vanités . . . Tout ce que donne le monde, il le fait payer atrocement cher, même dès ici bas ; que sera-ce là haut ! . . . ”

“ Il n'y a rien de bon et de vrai que les choses venant de Dieu ou s'appuyant sur lui ; tout le reste est façade, illusion, crève cœur et mensonge . . . Remerciez donc Dieu qui vous appelle à devenir *toute* à lui . . . qui vous choisit pour l'œuvre la plus sublime qu'une créature puisse remplir ici-bas : collaborer dans l'ordre surnaturel à l'action divine . . . ”

Pendant que le religieux parle, les yeux presque fermés, lisant à l'intérieur de lui-même, dans l'expérience de son passé, les idées qu'il développe, j'ai comme une impression de christianisme primitif . . . Ce couvent retiré en dehors de la ville . . . ces constructions basses, en planches . . . ce campement, ce cadre pauvre, hâtif, laissant toute l'attention se porter sur la scène elle-même, sur cette foi qui prie tranquille, qui engage avec sérénité l'avenir d'une vie entière, alors que la persécution, l'exil, la confiscation grondent aux portes . . . toutes ces personnes qui, de grand matin, se sont arrachées à Paris pour venir là, entendre la parole de vie et s'associer

à ces chants qui se font très bas comme un murmure d'amour, comme une crainte, comme une demande de courage..... ces lumières discrètes.... ces religieuses agenouillées.... tout, jusqu'au dessin antique de l'ornement du prêtre, me donnait l'impression du christianisme naissant.... de celui qui se terrait dans les catacombes, mais qui était fort et terrible comme une mine et devait faire éclater, malgré tout les Césars, la pourriture du monde païen pour préparer les voies au renouveau du Christ.

Et je pensais : Comme, au travers de dix-neuf cents ans, l'Eglise de Dieu resta la *même*!.... qu'ont pesé, au temps de Néron dans les destinées de l'univers, les centaines de millions de païens qui ne la connaissaient pas!.... et semblable au ferment de l'Evangile, comme la religion du Crucifié continue à être la grande question l'éternel objectif des nouveaux siècles !.....

..... C'est vous, Ordres religieux, qui exaspériez déjà Voltaire.... Voltaire est mort, et vous vivez plus que jamais !.....

..... C'est vous, petites novices toutes blanches, que j'ai vues tout à l'heure comme des fleurs, mortes, étendues sur le pavé du sanctuaire.... c'est vous qu ne lisez jamais les journaux.... c'est vous religieux et religieuses inconnues qui ne demandez au monde que l'oubli et le silence.... c'est vous qui êtes la préoccupation angoissante de M. le président du Conseil..... A cause de vous, il a fait déjà de très longs discours; on s'écrasait à la Chambre des députés pour les entendre; on a voté des sommes énormes pour les afficher dans toutes les communes de France; il y montrait que vous n'aviez plus le droit de vivre; ... que vos vœux étaient immoraux — ô vertueux gouvernement!! — et qu'il fallait vous jeter à la rue, vous enlever tous vos biens et jusqu'au droit de prier ensemble.....

Et moi, à genoux dans un coin de votre pauvre petite chapelle de sapin, misérable comme une crèche, mais toute parfumée d'amour et de prière, je pensais que M. Waldock Rousseau était malade, et qu'il s'en remettrait; mais qu'il viendrait un jour où il serait plus malade encore... qu'on l'étendrait sur un lit de souffrance où son intelligence, ses ambitions, ses richesses sombreraient tris

tement en un dernier spasme d'agonie, et qu'à l'heure où il paraîtrait devant Dieu il y aurait encore, et malgré lui, et toujours, de pauvres petites religieuses qui, plus fortes que sa haine, vivraient en communauté, protégées par le bouclier invisible du Christ, qui est " amour " des petites religieuses qui, sans peut-être même se rappeler son nom, auraient pour lui, comme elles eurent pour Jules Ferry, une prière de pitié et de pardon

Et dans leur faiblesse tranquille, ces petites novices m'ont donné, hier matin, comme la sensation de la force indestructible de l'indestructible Eglise

PIERRE L'ERMITE

Le sergent SANS-SOUCY.

Histoire du temps de LOUIS XV.

M. Henry Houssaye, délégué de l'Académie française, a lu, à la séance annuelle des cinq Académies, le joli récit que voici :

Messieurs, il s'appelait Aubry (Martin Aubry). Mais en entrant au régiment, il changea, selon un usage presque général parmi les soldats, son nom patronymique contre un nom de guerre. Il avait le choix entre ces noms de guerre, tous sonnant bien à l'oreille. Il pouvait prendre Sans-Quartier, Va-de-bon-Cœur, Beau-Visage. Il choisit : Sans-Soucy.

Cet Aubry était né à Sommerville, petit village de la Lorraine, 6 septembre 1721. On ne m'accusera pas de manquer de précision ! Il avait le goût des armes, car à peine eut-il 16 ans — les règlements interdisaient les enrôlements avant cet âge, — qu'il s'engagea au régiment de Tournaisis. C'était un beau régiment, comme d'ailleurs tous les régiments de S. M. le roi de France, que le régiment de Tournaisis. Depuis sa création, en 1684, il avait pris part à toutes les campagnes.

Il s'était surtout distingué dans la défense de Crémone et de Toulon et aux batailles de Malplaquet et de Denain. Le drapeau était formé de bandes alternées rouges et jaunes que partageait en quatre carrés la grande croix blanche. On citait l'uniforme de Tournaisis parmi les plus jolis de l'armée. Ces soldats portaient la culotte blanche, l'habit blanc à boutons de cuivre avec collet, parements et vestes rouges, et, sur la tête, laborieusement poudrée au blanc de Paris, le chapeau galonné d'or. Les femmes disaient volontiers en les regardant défilér " qu'ils avaient bonne grâce et l'air de guerre ".

Sur ce que fit Sans-Soucy depuis son entrée au régiment, en 1737, jusqu'à l'année 1746 où il accomplit le fait d'armes héroï-comique qui va vous être conté, on ne sait rien, sinon qu'il devint sergent en 1742. Sans-Soucy avait bien employé son temps. Dans l'ancienne armée royale, il était très rare que l'on obtint la hallebarde de bas-officier avant dix ou douze années de service.

Or, à la fin de l'hiver 1746, le sergent Sans-Soucy se trouvait en Piémont, dans le vieux château de Moncalvo, avec environ 200 malades, blessés et éclopés. M. de Chevert, qui commandait à Moncalvo, avait transformé de château en hôpital. Sans-Soucy, déjà convalescent, pouvait espérer qu'on l'y laisserait tranquillement guérir, car les choses allaient au mieux pour l'armée de M. le maréchal de Maillebois. M. le lieutenant-général de Montal occupait Asti ; M. le marquis de Seneterre, Casal ; M. de Chevert, Moncalvo ; et l'Irlandais Lesci, commandant nos alliés les Espagnols, bloquait la citadelle d'Alexandrie. Le maréchal de Maillebois faisait narque aux Austro-Piémontais en donnant un bal chaque semaine à son quartier-général de Valence.

*
* *

L'ennemi prit soudain l'offensive. Le 4 mars, les Autrichiens du prince Lichtenstein marchèrent sur Casal et sur Moncalvo, tandis que le baron de Lentron, avec ses Piémontais, se portait sur Asti. Au cas où il serait menacé par des

troupes trop supérieures en nombre, M. de Chevert avait l'ordre d'évacuer Moncalvo et de se replier à marches forcées sur le gros de l'armée. Dès qu'il eut reconnu l'ennemi, il se disposa à exécuter ces ordres. Mais pour la marche très rapide qu'il lui fallait faire, il ne pouvait s'embarrasser de ses blessés, d'autant plus que les moyens de transport manquaient et que l'avant-garde autrichienne barrait déjà la route. Il se résigna à les laisser à Moncalvo, non toutefois sans donner des instructions à Sans-Soucy, le plus haut gradé de l'hôpital.

— Avec les hommes assez valides pour se servir de leurs fusils, lui dit-il, vous résisterez aux coureurs ennemis qui pourraient maltraiter les malades. Mais vous vous rendrez prisonniers de guerre au premier officier qui se présentera à la tête d'un détachement constitué.

Ces recommandations faites, Chevert, avec ses quelques bataillons, passa sur le ventre à l'avant-garde autrichienne. Le prince Lichtenstein le poursuivit dans la direction du Tanaro.

Sans-Soucy, cependant, ne voulait pas du tout être prisonnier de guerre. Il avait son idée. A peine investi du commandement de l'hôpital, il réunit auprès des grabataires les hommes les moins malades et mit tout le monde au courant de ce qui se passait. Il dit pour finir :

— Voyons, mes amis, nous avons nos fusils et des cartouches. Ne voulons-nous pas faire une toute petite résistance, pour deux liards de défense ?

L'humeur joviale, l'imperturbable gaieté de Sans-Soucy lui avaient conquis depuis six semaines tous les hôtes de l'hôpital. Ils s'écrièrent d'une seule voix qu'ils étaient prêts à combattre sous les ordres du brave sergent.

— Eh bien ! commençons par mettre la place en état de défense. Debout ! les hommes de bonne volonté !

A peine si quelques malades restèrent sur leur couche de paille. Sans perdre un instant, on se mit au travail. Les anciennes meurtrières, plus qu'à demi obstruées par les nids d'oiseaux et les pariétaires, furent dégagées. Devant la porte

principale qui avait remplacé le pont-levis, le fossé était comblé ; on creusa la terre, on solidifia la porte avec des arbres coupés dans un boqueteau environnant. On disposa des abatis sur différents points. Une vieille pièce de fer, abandonnée depuis un siècle dans la cour du château, fut hissée sur l'une des plates-formes. La poudre ne manquait pas, et avec des balles on ferait de la mitraille.



Quelques jours passèrent. Pendant ce temps, la garnison d'Asti, forte de huit bataillons, s'était rendue à discrétion après une très faible défense, et le maréchal de Maillebois ainsi que MM. de Chevert et de Seneterre avaient dû se replier au delà du Tanaro. Sans-Soucy se trouvait séparé de l'armée française par vingt lieues et toute l'armée austro-piémontaise. Un beau matin, un détachement ennemi arriva à Moncalvo pour prendre possession de l'hôpital.

A bonne distance, les Piémontais furent salués d'un coup de mitraille qui ne leur fit pas grand mal, mais qui les surprit fort. Comme ils continuaient d'avancer, une fusillade nourrie et bien ajustée les arrêta net. Ils rebroussèrent chemin. L'officier qui les commandait rendit compte au quartier général que les malades se défendaient comme des diables. Deux bataillons et une batterie furent dirigés sur Moncalvo pour réduire le château. Vu l'étrangeté du fait, le baron de Lentron accompagna le détachement afin d'assister à cette singulière escalade. Il fit sommer la garnison. M. le gouverneur, c'est-à-dire le sergent Sans-Soucy, condescendit à parlementer avec le commandant en chef des troupes piémontaises, mais ce fut pour lui déclarer que l'hôpital était devenu un château-fort, pourvu d'une bonne garnison qui était déterminée à ne se rendre qu'à la dernière extrémité. Dans ce Lorrain, il y avait du Gascon.

— Je ne capitulerai, dit-il, qu'après que l'artillerie aura fait brèche au corps de place, et que j'aurai vu ouvrir une tranchée, n'en ouvrit-on que de la longueur de ma pipe.

Amusé de la belle humeur du sergent. M. de Lentron lui répondit :

— C'est bien mon camarade, vous serez servi selon vos goûts.

Je ne sais pas si l'on ouvrit une tranchée comme l'avait exigé Sans-Soucy, mais ce qui est certain c'est que l'hôpital fut très vivement canonné. Après deux ou trois heures d'un feu violent, auquel la garnison avait riposté de son mieux avec la vieille pièce de fer et une mousquetade continue, plusieurs des défenseurs étaient blessés et la porte était en morceaux. Pour donner l'assaut il suffisait à l'ennemi de jeter quelques fascines dans le fossé. Sans-Soucy fit battre la chamade. Reçu en parlementaire par le baron de Lentron, il dit que, l'honneur étant sauf, il était disposé à rendre la place s'il obtenait une capitulation honorable dont il entendait fixer lui-même les conditions. La garnison sortirait avec armes et bagages, défilerait devant les troupes ennemies et aurait la liberté de rejoindre le quartier général du maréchal de Maillebois. Sans-Soucy demanda en outre " quelques vieilles bourriques " pour ceux de ses blessés et de ses malades qui seraient incapables de faire la route à pied.

Sans-Soucy avait décidément conquis par ses gasconnades le baron de Lentron. Le général piémontais accorda tout, même les bourriques.

*
*
*

Le lendemain matin, la garnison sortit de l'hôpital. En tête, un tambour boiteux battait la marche. Sans-Soucy, accompagné d'un caporal le bras en écharpe et d'un anspessade qu'il avait promu pour la durée du siège aux fonctions de sous-aides-majors, saluait galemment avec sa hallebarde les officiers piémontais.

Derrière lui, défilaient, montés sur des ânes, les soldats les plus malades et les blessés de la veille. Le corps de bataille marchait ensuite, clopin-clopant, mais au port d'arme et en bon ordre, sur trois hommes de front. Enfin, pour que rien ne

manquât aux honneurs de la guerre, une charrette qui suivait la colonne, contenait le matériel des assiégés, c'est-à-dire les ustensiles de l'hôpital, y compris les seringues, le tout paré de branches de sapin et de tiges de lierre.

C'est dans cet équipage que Sans-Soucy rejoignit, près de Novi, les avant-postes français. Les soldats l'acclamèrent, et le maréchal de Maillebois, non content de le féliciter pour cette prouesse, en rendit compte au roi dans un rapport détaillé. Par l'ordinaire suivant, il reçut pour le sergent un brevet de lieutenant de grenadiers au régiment de Tournaisis. M. de Maillebois voulut lui-même reconnaître Sans-Soucy comme officier. Les troupes ayant pris les armes et s'étant formées en un vaste carré, il se porta devant le front du régiment de Tournaisis, donna l'ordre à Sans-Soucy de sortir des rangs et lut à haute voix le brevet. Dans les premières lignes étaient mentionnés les faits qui avaient valu à l'heureux sergent la bienveillance royal. Au milieu de la lecture, celui-ci interrompit M. de Maillebois :

— Pardieu ! Monsieur le maréchal, relisez-moi voir un peu ça.

M. de Maillebois ayant très volontiers recommencé de lire les éloges que donnait le roi à la résolution et à la bravoure de Sans-Soucy, le nouvel officier, ivre de joie, l'interrompit encore.

— Le roi dit vrai ! s'écria-t-il.

Sans-Soucy ne s'arrêta pas au grade de lieutenant, il fut nommé plus tard aide-major de la place de Neuf-Brisach, puis chevalier de Saint-Louis, enfin capitaine de grenadiers. Mais ce n'était plus Sans-Soucy. Il avait repris son vrai nom en le modifiant quelque peu. Il signait d'Aubry, avec un d et un apostrophe. Il trouvait que c'était de meilleur effet, et il jugeait sans doute que la défense de l'hôpital de Monvalco valait bien la particule.



AU Foyer CHRÉTIEN.

“Aime Dieu et va ton chemin !”

—***●***—



I aspira lentement son *londrés*, rejeta la fumée à petits coups, en paquets bleuâtres qu'il regarda monter et s'éparpiller contre les dorures du plafond, et conclut d'un ton dégagé :

— “Après tout, qu'est-ce que vous voulez, je fais comme tout le monde !... Est-ce ma faute à moi s'il y a plusieurs siècles que les Croisades sont terminées ? Autres temps, autres mœurs ! L'enthousiasme était bon aux temps de la Chevalerie ; maintenant, c'est vraiment trop démodé, ça ne se porte plus ! Avant tout, il faut éviter d'être ridicule !

— Vous avez cent fois raison, très cher, ne soyons jamais ridicules ; mais, dites-moi, en quoi consiste le ridicule ?

— Mon Dieu !... fit-il assez embarrassé... on est ridicule lorsqu'on est original, quand on ne se conforme pas aux habitudes du milieu dans lequel on vit. La manière d'être de la majorité, voilà le guide qu'il faut suivre ; autrement on est ridicule, et de plus on fait preuve de présomption.

— Très bien ; supposons que je sois dans un cercle de vieillards chauves ou de jeunes viveurs au crâne décati, je suis donc ridicule si j'ai des cheveux épais ?

— Distinguons : nous ne sommes pas responsables de notre nature et de notre tempérament propre, pas plus qu'il ne dépend de nous de naître Français ou Turcs, blancs ou nègres, grands ou petits ; mais nous sommes maîtres de nos actes, et c'est en cela que nous devons nous conformer aux usages généralement admis.

— Alors, si tout le monde fait mal, je dois faire mal

aussi ? Si je suis député et que tous les députés de ma région aient touché des pots-de-vin, je dois me vendre également ?

— Permettez !.....

— Les geus honnêtes et loyaux devront ressembler aux hypocrites et aux voleurs si ces derniers sont en plus grand nombre ?..

Il agita la main pour chasser les nuages de fumée qui l'entouraient et s'enfonça dans son fauteuil.

— “ ... Non, mon ami, non ! la quantité ne signifie rien ; ce n'est pas le plus ou moins grand nombre des défenseurs d'une cause qui constitue la bonté de cette cause. Les principes sont bons ou mauvais : s'ils sont mauvais, tant pis pour ceux qui les suivent, fussent-ils la majorité ! Voyez ce qu'il est advenu des anges rebelles : ils étaient légion ce qui n'a pas empêché DIEU de les précipiter tous en enfer. Libre à vous de préférer vous damner avec le plus grand nombre que de vous sauver en compagnie de quelques-uns.

“ A quoi servirait notre conscience si, moutons de Parurge, nous n'avions qu'à suivre les autres moutons ? Ah ! je comprends pourquoi vous raisonnez ainsi : c'est que vous ne vous sentez pas le courage d'obéir à la voix de votre conscience et que vous trouvez plus commode de l'étouffer, en essayant de vous persuader à vous-même que vous devez écouter plutôt celle des autres... que vous n'entendez pas ! Vous avez peur d'être ridicule parce que vous avez peur d'être courageux ; s'il ne coûtait rien d'être brave et de demeurer bon catholique, vous le seriez de suite.

“ Croyez-vous qu'au jour de votre mort, quand vous comparâtes devant DIEU, le grand Juge vous dira : “ Tu n'as pas suivi mes commandements, tu as transgressé mes lois, mais puisque Pierre, Paul et Louis ont fait comme toi, je te pardonne ” ? Il vous dira, au contraire : “ Tu m'as offensé, tu vas être châtié ; et comme Pierre, Paul et Louis m'ont également offensé, ils seront punis de même. ”

“ Non, les vrais ridicules ne sont pas ceux qui font leur devoir et qui obéissent simplement à DIEU, mais les catholiques à l'eau de rose qui sont en train de se perdre tout tran-

quillement... avec la majorité. Je préfère l'estime d'un honnête homme à l'approbation de cent mille imbéciles, et la satisfaction de ma conscience à celle de ma vanité.

“ Vive DIEU ! mon ami ; ne vous jouez donc pas la comédie à vous-même, ne soyez pas le cabotin de vos propres convictions. Ou vous croyez en DIEU ou vous n'y croyez pas. Si vous y croyez, pourquoi tant de lâchetés et de faux-fuyants ? Certes, vous ne voulez pas être un renégat, et alors... Comment appeler ceux qui croient et qui font comme s'ils ne croyaient pas, qui, dans leur chambre verrouillée, disent : “ Seigneur, je ne puis rien sans vous, ” et qui, dans leur vie publique, crient : “ Mon Dieu, cachez-vous ! Attendez dans mon oratoire, vous allez me compromettre !... ”

“ Nous, au moins, nous n'avons pas à changer de principes et d'opinions, suivant l'heure et le vent ; sur notre lit de mort comme durant notre vie, nous penserons de même, car notre guide est l'Évangile, et l'Évangile est éternel.

“ Riez de nous tant qu'il vous plaira, traitez-nous de démodés, de Don Quichotte, de jobards... Rira bien qui rira le dernier !.....

“ Jobards !... ah ! oui, puissions-nous en être de cette phalange, comme les appelle Labiche ; et puissiez-vous en être aussi, mon ami, car les jobards ainsi compris sont ceux qui font leur devoir, toujours et malgré tout, et qui dédaignent même le mépris des foules, pourvu qu'ils ne l'aient pas mérité ; ce sont ceux qui croient et qui espèrent, ceux qui n'ont qu'une peur : celle d'avoir peur, qui se vengent de souffrir en faisant le plus de bien possible ; ceux qui savent se sacrifier n'importe où et n'importe quand, lorsque l'honneur le demande, alors que personne ne les voit et que nul ne le saura jamais ! Jobards ceux qui ignorent les reniements et qui ne rougissent pas de l'affection de quiconque les aime et mérite l'estime, ceux qui haussent leurs talons pour aller dans la mêlée et qui portent un panache, ceux qui aiment mieux la défaite que de vaincre en passant sur le corps d'un ami, ceux qui ont pour maxime la belle devise des Canadiens :

“ Aime DIEU et va ton chemin ! ” Que serait le monde s’il n’y avait pas de jobards ? s’écriait votre ami Labiche. Les martyrs, jobards !... Les héros, jobards !... Jobards tous ceux qui sont grands, qui sont nobles, qui sont fiers, qui marchent tout droit, au grand soleil de DIEU, sans se cacher, sans retourner la tête, et qui ne voudraient pas de la gloire s’il fallait se baisser pour la ramasser !... Ah ! soyons des jobards, mon ami, et plaise à DIEU qu’un jour, nous voyant mourir pour une cause sainte, le monde puisse dire de nous : “ Quels jobards ! ”

Je le regardai. Il dormait.

André BESSON

Faux BESOINS et

Fausses RICHESSES

Voici d’excellentes considérations extraites du *Bulletin des corporations* :

J’appelle faux besoins ceux dont la satisfaction éloigne l’homme de son but, qui est le développement de ses facultés plutôt que de l’en rapprocher.

Les choses que consomment ces faux besoins sont de fausses richesses.

Il faut bien les appeler richesses, car elles s’achètent et se vendent au total pour des sommes énormes ; mais ce sont de fausses richesses, car ce ne sont pas des biens, des utilités. Souvent, elles sont pires qu’inutiles : elles sont nuisibles, plus que nuisibles, funestes.

Les boissons alcooliques sont condamnées par l’hygiène.

Elles engendrent l’ivrognerie et tous les vices qui l’accompagnent.

Elles dégradent l’homme qui en abuse et le précipitent dans la fange ; et cependant, elles coûtent chaque année, à la France, environ 400 millions de francs ; à l’Angleterre, 500 millions ; à la Belgique, 80 millions ; à la Hollande, tout autant. En Russie, les droits seuls rapportent à l’Etat 200 mil-

lions de roubles, soit 800 millions de francs en monnaie courante, environ le tiers du revenu de l'empire.

D'après le calcul fait aux Etats-Unis, en dix ans, l'alcool a envoyé 100,000 orphelins aux asiles ; il a fait mettre en prison et dans les *work-houses* 138,000 individus ; il a déterminé 10,000 suicides et il a fait 200,000 veuves et 1 million d'orphelins.

La dépense totale pour les pays civilisés ne peut guère être inférieure à 6 ou 7 milliards par an !

L'opium, qui conduit ceux qui le fument à l'idiotisme, coûte à la Chine actuellement 400 millions de francs.

L'explicable habitude empruntée aux sauvages de faire brûler entre ses lèvres une feuille de tabac, afin d'absorber une certaine dose d'un poison stupéfiant très pernicieux, la nicotine, coûte à la France, tous les ans, 360 millions de francs ; à l'Italie, 130 millions : à la Belgique, 30 millions, et aux autres pays civilisés plus de 3 milliards, prix modéré pour les 680 millions de kilos de tabac qui sont consommés chaque année d'après un statisticien autrichien très estimé.

L'élite de l'humanité dépense donc 9 à 10 milliards pour s'empoisonner à haute et à petite dose.

Les femmes donnent des millions pour des pierres précieuses qui n'ont d'autres effets que d'entretenir deux défauts graves, la vanité chez celles qui s'en parent, et l'envie chez celles qui doivent s'en passer.

Jetez dans la mer ces boissons alcooliques, cet opium, ce tabac et ces pierres précieuses, rien ne sera perdu.

Au contraire, ceux qui s'empoisonnaient et se pervertissaient l'âme et le corps y auront beaucoup gagné en santé morale et en santé physique.

Ces choses, dont la destruction améliore la condition des hommes, ne peuvent être de véritables richesses.

Si tout l'argent et toutes les heures de travail que cet argent rétribue, au lieu d'être consacrés comme aujourd'hui, à produire des choses inutiles, l'étaient à fabriquer des choses utiles, combien le bien-être serait augmenté et le dénuement diminué dans le monde !

Le 12 Avril la Sainte Messe sera célébrée dans la chapelle des Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc, à l'intention des lecteurs de la " Famille Chrétienne "

RESTEZ CHEZ VOUS.

Par PIERRE L'ERMITE.

CHAPITRE XVI

(suite.)

C'était ce plan laborieusement combiné, ce coup de pétard en pleine étude, pendant que chacun travaillerait de son mieux, qui avait dilaté la rate de tous les potaches de la division. Clément en avait entendu parler un peu de tous les cotés et il n'y aurait pas prêté grande attention, sans l'amitié profonde qu'il avait vouée depuis ces derniers jours au brave M. Ménard. Cette amitié, sans même qu'il s'en doutât, l'avait porté à se mêler aux différents groupes et à écouter plus qu'il n'aurait fait en temps ordinaire ; aussi, quand il entra en étude, le mercredi matin, il était au courant de tout, et, d'avance, son cœur se serrait à la pensée de ce qui allait arriver.

Le surveillant arriva très tranquille, avec plusieurs livres sous le bras. Au milieu d'un silence absolu, presque extraordinaire, il gagna son bureau, puis chacun affecta de travailler du mieux qu'il put ; et, en face d'une étude aussi modèle, M. Ménard, se sentant tout rasséréné, se mit lui aussi à piocher sa botanique avec une telle ardeur, que les grosses veines de son front en gonflaient autour des tempes.

Vers 11 heures moins un quart, quelques têtes se levèrent ; on se poussa un peu le coude de place en place, et je ne sais quoi de nerveux se mit à planer sur l'étude. Bien que chacun en particulier s'efforçât de résister à la tentation, les yeux se tournaient presque invinciblement vers la tête placide de la République, d'où devait jaillir dans quelques instants des sons étranges dont on ne se figurait pas encore bien l'effet.

Mais, quand il n'y eut plus que cinq minutes, personne ne put plus travailler davantage, et, sous sa tunique, le cœur de Merluchet battit à coups précipités. Le Kabyle, très étonné de ce si-

lence de plus en plus extraordinaire, regarde de temps en temps, présentant vaguement quelque chose 11 heures toutes les têtes sont baissées... quelques rires nerveux s'étouffent par-ci par-là ; on est agacé d'attendre, de craindre, on voudrait déjà que ce fût fait

11 h. 2, rien encore..... déjà on se retourne vers Merluchet, pâle comme un linge, et le surveillant, très intrigué, commence à délaïsser furieusement sa botanique.

Tout à coup, là, tout près, sur le trottoir, sous les fenêtres, éclate une musique horrible, ou plutôt trois musiques infernales s'accordant ahominablement en fausset, et qui, manœuvrées avec flegme, lancent à tour de bras, dans les airs, les notes de la romance fameuse des Dragons de Villars : *Ne parle pas, Rose, je t'en supplie.....*

Le Kabyle sans bouger, regarde l'étude entière, où chacun travaille maintenant avec rage, le nez sur son cahier. D'abord il ne comprend pas..... une singulière idée, pense-t-il qu'ont ces mendiants de venir jouer entre deux murs, juste à un endroit où il n'y a ni logement, ni boutique, ni appartement mais la chose s'aggrave, les trois apôtres veulent décidément travailler une autre fois pour Merluchet, on dirait qu'ils s'animent à tourner leur manivelle ; si Rose parle cette fois-ci, ce ne sera pas faute d'être conjurée de se taire..... et de droite et de gauche, sans mesure, sans s'écouter, ils recommencent la tirade énervante qui, au bout de dix minutes, rassemble autour d'eux tous les chiens du quartier.

Le Kabyle a compris..... Debout, au milieu de son bureau, il tient l'étude sous son regard à peu près comme le dompteur maîtrise ses fauves..... son petit œil gris, embusqué sous des sourcils formidables, fouille l'étude et les coins particulièrement suspects..... oh ! s'il entendait seulement un rire étouffé, s'il surprenait un regard d'intelligence entre deux élèves !... mais rien... rien que Clément qui, le menton dans sa main, un pli douloureux aux lèvres, semble souffrir pour son ami. De temps en temps, Merluchet lève un œil sans intelligence, qu'il s'efforce de rendre plus bête encore, les deux Trumard fouillent dans leurs dictionnaires, Médéric taille précieusement un crayon.....

Ne parle pas, Rose, je t'en supplie !.....

Car me trahir serait un grand péché.

Merluchet lance en dessous un regard à la pendule..... encore un quart d'heure, jusqu'à 11 h. $\frac{1}{2}$; d'ailleurs, tous les yeux se lèvent en cachette vers elle ; il y a dans l'étude une envie folle, irrésistible de rire et une crainte chez chacun de commencer le premier..... En face de cet homme qu'on sait violent, qui regarde, pâle de colère, les mains crispées au rebord de son bureau, le plus " risquetout " a peur.

Mais, voilà qu'au-dessus de sa tête, à une ligne derrière lui, éclate en tempête un roulement infernal. Instinctivement, il se retourne et ne voit que la figure plâtrée de la République qui le regarde, immobile, de ses grands yeux vides, derrière lesquels il se fait pourtant un bruit insensé dont il ne s'explique pas encore l'origine.

D'ailleurs, il ne cherche même pas ; comme les fauves d'une ménagerie qui ne sentent plus peser sur eux l'œil tout-puissant du maître, la bande entière a donné pendant les deux secondes où le Kabyle s'est retourné vers le mur..... Maintenant, la glace est rompue, les premiers coups de feu sont tirés, et, si le surveillant veut punir, c'est toute l'étude qu'il faudra punir..... ou personne.

Le vieux soldat le comprend et un immense dégoût monte en lui..... il est là, assis, la tête dans une main, regardant, une expression de mépris aux lèvres, toutes ces faces secouées par le rire, tout ce concert où, sur la grosse basse éraillée des Trumard, on entend la voix de fille de Médéric. Pour la centième fois, les orgues de Barbarie reprennent :

Ne parle pas, etc., etc

Lui non plus ne parlera pas, il ne fera pas même de rapports ! A quoi bon ? cela tournerait encore contre lui. D'avance il voyait la tête froide du directeur : " Mais, monsieur, vous ne savez donc pas tenir votre étude ?? avec votre prédécesseur, ces choses là n'arrivaient jamais..... L'idéal, monsieur, c'est de tenir bien son monde et de ne pas punir.... allez, et ne provoquez pas de pareilles repréailles, qui jettent du discrédit sur l'établissement !..... "

D'ailleurs, pensait-il, cela devait lui être bien égal; après tout, il ne fallait pas être plus papiste que le Pape, et si les parents avaient tenu à ce que leurs enfants fussent bien élevés, il n'auraient pas risqué les promiscuités d'un tel internat; ils auraient laissé à d'autres le soin de l'instruction, mais au moins ils se seraient chargés eux-mêmes de l'éducation.....

Et il parla tant et si bien en lui-même, il se persuada à un tel point qu'ils ne valaient pas la peine de se mettre en colère, qu'il riait presque avec eux quand, pour la dernière fois, les orgues attaquèrent leur sempiternelle rengaine.

Merluchet fut très dépité de le voir rire, il n'avait pas donné 3 francs pour arriver à ce résultat-là : " *Il rit jaune*, miaulait Médéric sous la table.

— Possible, répondait Trumard, mais nous ne voulons pas qu'il rie même de cette façon-là.... A bientôt les grands moyens... "

Et, dans la cour, à la promenade surtout, on ne parla que du grand chahut du Kabyle et des projets fantastiques de Merluchet pour le mettre aux abois et le forcer à déguerpir de l'établissement : " Lui ou moi nous partirons, disait-il avec emphase, et je crois bien que ce ne sera pas moi !..... "

CHAPITRE XVII

Une petite chambre au troisième, entre deux dortoirs.

Un homme écroulé sur une chaise, le coude aux genoux, le menton dans la main, l'air abattu, les yeux rouges, il a pleuré.

A côté de lui, assis sur la malle, un jeune collégien de seize ans lui parle, essaye de le remonter.

Mais il est faible, presque lâche, car il pose à l'enfant des questions auxquelles celui-ci ne veut pas, ne peut pas répondre....

— Dis-moi celui qui a monté le coup, je suis sûr que tu le sais ?

— Peut-être, fait Clément — car c'est lui, — mais je vous garantis bien que jamais vous ne l'apprendrez par moi.

— Alors ne viens pas dire que tu es avec moi, que tu es mon ami !.....

— Si, je suis avec vous ; et même, à cause de vous, je me mêle à tous ces drôles pour faire échouer leurs projets, pour vous défendre pied à pied, face à face ; quant à venir vous rapporter ici, en cachette ?..... Jamais !

— Alors, va te promener, je n'ai pas besoin de toi..... ”

Et, sans colère, Clément quitte la chambre de M. Ménard, et descend dans la cour.

Juste, il tombe sur Médéric, qui maintenant recherchait volontiers Clément, et pour faire échec à Merluchet, et par vanité, parce qu'il le sent distingué, fils de famille, et que sa nature très pervertie est sensible à cette correction extérieure.

“ Mon cher, tu arrives à merveille !... tu entends.... ? à merveille ! ! ”

Et, passant affectueusement son bras sous celui de Clément très étonné, le beau Médéric lui raconte les projets futurs. Toute la division en est ; naturellement Valmont fera comme les autres. D'abord chacun, à tour de rôle, devra aller planter un bec de plume sur une des chaises du Kabyle, tantôt au réfectoire, tantôt à l'étude ou au dortoir ; d'ailleurs, comme l'ennui naquit un jour de l'uniformité, on pourra varier, mettre de la colle.... ou de l'encre... ou des confitures, les jours pairs ; et réserver les pointes pour les jours impairs ; ce sera au goût de chacun.....

Et puis ensuite !... ah ! mais en voilà du joli !... des découvertes dignes de Fenimore Cooper et il en avait tant à dire, Médéric, qu'il ne savait pas par où commencer : d'abord le Kabyle était sale, d'une saleté d'Africain ; il avait une peau atroce !... des mains abominables ; évidemment, il ne devait pas se laver ; d'ailleurs il n'y a rien de sale comme un Kabyle ! ça, c'était connu. En conséquence, on lui enverrait une multitude de bains chauds... en port dû, naturellement, et aux heures d'études... les plus minéraux qu'on trouverait..... Pour les maladies de la peau — et il en avait une, — c'était excellent.

“ Te figures-tu la scène, mon petit Clément ? L'étude se tenant parfaitement bien, le Kabyle triomphant sur son bureau, en train de potasser ses cotylédonés et ses racines cubiques..... c'est à paix, le calme, la tranquillité, élégance..... solidité..... écono-

mie..... mystère et cléricature !..... Tout à coup un bruit de roues sous le péristyle, le concierge qui se débat, ne comprenant pas, les porteurs d'eau qui se mettent à jurer..... " *Vougri de vougri !..... c'est commandé depuis hier pour un meuchieu le Kabyle préchident d'étude... Fouchtra !.....* "

" Et tu penses qu'ils ne voudront jamais remonter le boulevard avec leur charge, ils inonderont plutôt le parloir..... vois-tu d'ici la scène : le concierge venant interviewer le Kabyle en pleine étude, lui demander des explications ; les porteurs d'eau l'accompagnant jusqu'à la porte ; le Kabyle criant comme un échaudé qu'il n'a jamais commandé de bain de sa vie, qu'il ne se lave jamais, qu'il ne payera rien, et que même il va leur casser la figure, et tout de suite !

" J'entends déjà la dispute *Vougri de vougri !..... Par Mahomat !.....* Mon cher, tu peux te vanter d'être tombé dans un fameux collège, je suis sûr qu'à la sortie, nos rates respectives auront doublé..... "

A cette conclusion, Merluchet, suivi du ban et de l'arrière-ban de ses féaux, apparut au coin du cachot, précisément à cet endroit où il avait déclamé le journal de Clément. En voyant Médéric rire devant Valmont, il marcha vers eux, assez intrigué de la manœuvre de Médéric, et arriva à temps pour entendre les derniers mots de Médéric.

" Qu'est-ce que tu racontes ?..... Elles auront doublé nos rates..... ? Dis donc décuplé, je ne sais plus déjà où mettre la mienne..... Pourvu qu'il reste jusqu'à la promenade. Ce jour-là nous louons des hommes-sandwich — une quantité — qui accompagnent la division en portant une immense affiche : *Conspuez le Kabyle !...* Nous avons déjà fait douze feuilles ; un petit de seconde division a offert sa montre pour payer les frais.... mais ce n'est rien encore ça !... et le cercueil..... ?

— Le cercueil ?... répéta le jeune Valmont presque involontairement, avec une intensité d'interrogation telle, que Merluchet en fut frappé.

— Oui, le cercueil.... tu ne sais pas ? Ah ! mon pauvre Clément, ce que tu es en retard tout de même, dit-il d'un ton dé-

daigneux, et, s'étant informé de la conversation antécédente, ce n'est rien les bains chauds, un enfantillage et une distraction.... un hors-d'œuvre pour mettre la division en appétit.... Dimanche, à la sortie de l'après-midi, je vais commander les propres lettres *mortuaires* du Kabyle.

Vous êtes prié d'assister aux convoi, service et enterrement de Monsieur Aristide Ménard

dit " le Kabyle, "

pieusement décédé dans le Seigneur, le

Priez pour lui, etc., etc.

On en fera tirer deux cents exemplaires pour cinquante sous, et on les envoie dans toute la ville et surtout à lui-même.... je vois sa tête d'ici !..... Mais ce n'est encore rien, je veux lui faire expédier son propre cercueil !.... en sapin de Norvège, naturellement !.... c'est excellent pour les poumons ; seulement il y a des difficultés : ainsi, aux Pompes funèbres, on ne consentirait pas à l'envoyer, il faut l'acte mortuaire ; mais voilà, je le commanderai au menuisier ; ou plutôt je le lui ferai commander par un correspondant de la ville c'est plus prudent..... quel tableau !.... On lui expédie ça, un soir, vers 9 heures..... mais qu'est ce que tu as à me regarder comme ça ?..... "

Clément était là, en effet, devant lui, la figure frémissante, le bras tendu.... " Si tu fais jamais cela !... murmure-t-il à Merluchet, les dents serrées, avec une voix qui ne tremblait plus.

— Eh bien ?

— Eh bien ! tu auras affaire à moi, à moi, tu entends, et à tout ce qui peut rester encore d'honnête dans la division..... et puis, je ne te prends pas en traître..... Vous êtes cent contre un seul..... A partir de maintenant vous serez cent contre deux..... et ça changera peut-être les choses ! "

Le tonnerre fut tombé aux pieds de Merluchet qu'il n'aurait pas été plus suffoqué. C'était Clément, ce moucheron-là, qui avait parlé ainsi..... ? Les autres s'étaient écartés avec cet instinct lâche des foules, qui attend le succès pour se rallier à lui..... ils étaient là tous les deux, bien en face ; lui, Merluchet, grand, déhanché, fort ; Clément, jeune, trop beau, trop blanc pour être robuste, mais

ayant dans ses yeux bien francs quelque chose de cette flamme intense de vie, cet éclair indigné révélant qu'on n'a plus peur de rien, qu'on est prêt à tout risquer, et qui en impose aux plus brutes.

Une seconde, Merluchet hésita..... puis subitement, tournant les talons, haussant les épaules, crachant à terre.... " Ça, c'est un curé !... je m'en étais toujours douté venez, les autres !... " Et il partit, laissant Clément maître du champ de bataille.

Cette résistance inattendue non seulement le contrariait au suprême degré, en portant une atteinte grave au prestige de son autorité, mais elle rendait tous ses autres projets impossibles par la publicité certaine que ce cafard de Clément ne manquerait pas de leur donner : alors, par une conséquence logique, toute sa fureur se tourna contre le défenseur du Kabyle, cet espèce de jésuite qui voulait empêcher de danser en rond, et, le soir même, à la dernière récréation, il posa nettement la question de vengeance devant les deux Trumard, qu'il regardait comme les plus parfaites canailles de l'établissement.

Il lui fallait une revanche éclatante, extraordinaire, quelque chose qui atteindrait l'enfant au plus profond, au plus intime du cœur : " Voyons, Trumard, trouve, toi qui as de l'imagination ?... "

— Eh bien ! j'ai mon idée, fit subitement le jeune, le beau Médéric..... oui je crois l'avoir trouvée. Seulement, il faudrait attendre deux jours encore, jusqu'au matin de la Toussaint.

— Explique-nous ça, fit Merluchet ?

— Te l'expliquer, ce sera peut-être encore difficile, parce que tu me prends là, à brûle-pourpoint, et la chose n'est pas encore bien définie, seulement la voilà toujours dans ses grandes lignes : Valmont, c'est un calotin, ça c'est clair comme le jour ; il est toujours fourré sous les jupons de l'aumônier ; à toutes les récréations de 4 heures, il va réciter des *oremus* dans la chapelle, et je crois même qu'il a encore un chapelet dans sa case, bien que nous lui ayons volé le premier. Pour la Toussaint, il va communier, j'en mettrais ma main au feu ; si, d'une façon ou de l'autre, on lui organisait quelque chose dans cet ordre d'idée..... ?

(à suivre)